

naissaient chaque jour sous ses doigts agiles. Il visa haut et prétendit aborder le théâtre. L'Opéra de Vienne lui était ouvert. Il fit jouer coup sur coup un opéra et fantastique, *les Djini*, où la richesse de son imagination se donnait librement carrière, et un opéra, *Matus Corvin*, où le patriotisme-magyar éclatait en fiers accents. Dès lors le fanatisme de ses admirateurs ne fut plus de bornes, et le Chopin hongrois, comme on le savait déjà, parut en passe d'égaliser les plus illustres artistes.

C'est alors que Maud, à l'insu de son mari, risqua, au nom de son père, une tentative de rapprochement. Elle écrivit une lettre tendre et soumise, dans laquelle elle implorait son pardon. Elle pensait que le succès n'allait pas être long, et que le noble lord serait peut-être moins sévère pour la femme de Marackzy, sacré grand compositeur par l'acclamation universelle, que pour la compagne de Sténio, l'unique et prodigieux virtuose. Au bout de huit jours, elle reçut sa lettre non ouverte. Le grand seigneur avait été trop durement touché dans son orgueil par le départ de sa fille. Il avait écrit : il ne voulait plus la connaître.

Ce fut un cuisant chagrin pour Maud, mais combien elle fut consolée par celui qui la destinée lui préparait ! Le jour où sa lettre avait été renvoyée sans être ouverte, son petit garçon tomba malade. L'esprit impressionnable de la jeune femme fut frappé. Elle vit une étrange coincidence entre la colère du vieillard et le mal de l'enfant. Un fatal pressentiment l'assaillit, et la jeune femme dans des angoisses qu'elle n'osa pas montrer à son mari.

Une semaine, elle soigna le petit être avec une ardeur passionnée, le couvant, lui insufflant sa propre vie. Mais tout fut inutile. Le visage rosé pâlit, les yeux clairs s'obscurcirent, les lèvres, qui ne connaissaient que le sourire, se pincèrent avec une gravité soudaine, et, sans bruit, doucement, comme un oiseau qui s'endort, le jeune mignon mourut.

Alors la tendre et frêle Maud eut un accès de délire nerveux qui épouvanta tous ceux qui l'entouraient. Elle fit des rugissements de lionne blessée, maudit le monde, menaça la terre, appela à grands cris son père, le regardant responsable du malheur qui l'accablait. Puis, dans une transition, elle tomba dans un état de mélancolie profonde.

Elle resta des semaines entières muette, les yeux secs, sans une larme, sans une prière. Sténio, au désespoir, fit tout pour l'arracher à cette torpeur mortelle, mais elle ne lui parlait, sans qu'elle parût l'entendre. Son sourire même fut impuissant. Il jouait, sans parvenir à éveiller l'attention de Maud. Ses mélodies les plus tendres la laissaient froide et sombre. Et cet état merveilleux, qui lui avait conquis le cœur de la jeune femme, était maintenant sans force pour lui ramener son esprit.

Elle changea beaucoup : son visage s'amaigrit et ses traits se creusèrent. Une toux sèche et incessante lui déchirait la poitrine. Sténio, très inquiet, consulta les meilleurs médecins de Vienne. Tous lui conseillèrent d'amener Maud en Italie. Sous un climat plus doux, elle retrouverait la santé. Loin du pays, où elle retrouvait le calme.

Marackzy, désolé, promena, pendant six mois, la jeune femme adorée de ville en ville, cherchant le clair soleil, les fleurs épanouies, les brises tièdes et les flots bleus : tout ce qui fait la vie riante. Maud ne se rétablit pas.

Le mal dont elle souffrait était à l'âme. Et nul médecin, en ce monde, ne devait la guérir.

Cependant, à mesure que ses forces physiques déclinaient, ses forces morales renaissaient. Elle secoua son indifférence, et, comme si elle avait complètement conscience de la gravité de son état, elle s'efforça de consoler Sténio. On eût dit que, par une coquetterie suprême, elle voulait redevenir charmante, pour être complètement regrettée. Elle parlait maintenant, s'intéressant à tout ce que faisait son mari, et affectait de former des projets pour l'avenir. L'été était revenu, et elle déplorait de ne pas pouvoir aller dans son pays.

— Il me semble, disait-elle, que là, je reprendrais tout à fait mes forces. Avec quels plaisirs je reverrais les grands lacs, les eaux bleues, et les verdure fraîches des forêts. Oh ! l'Irlande !... c'est là qu'est ma sœur... Mais c'est là aussi qu'est mon père...

Son front s'obscurcit, et, d'une voix basse :

— Je ne dois pas y revenir... Il me l'a défendu !...

Puis, avec un accent douloureux :

— Que ce serait bon, pourtant, de respirer l'air natal ! C'est celui-là qui me guérirait... Oh ! Sténio, guéris-moi et ne pas te quitter... Rester encore longtemps auprès de toi !

Et entre ses dents, comme un murmure elle ajouta :

— Mais mon père ne le veut pas !

Elle avait de ces reprises du désir de vivre, passionnées et presque convulsives. C'était sa chair jeune et puissante qui se révoltait contre l'anéantissement. Mais l'âme redevenait dominante, et imposait, pour un temps sa fermeté stoïque.

Cependant, Maud avait voulu revoir la mer qui baignait l'Angleterre. Il lui semblait qu'ainsi elle serait plus près du pays regretté. L'espace fluide qui la séparait, pourrait être facilement franchi par ses regards, et quelque chose d'elle, soupir ou sanglot, s'en irait, peut-être, vers la maison paternelle, sur les ailes du vent.

Voilà comment elle était venue à Dieppe.

IV

Dans le grand lit où son corps, frêle maintenant comme celui d'un enfant, semblait perdu. Maud était couchée. Sa belle chevelure blonde avait pâli, ainsi qu'une fleur qui se dessèche ; mais, sous les fins sourcils qui coupaient son front blanc, l'éclat de ses yeux bleus s'était assombri. Il y avait, dans leur regard, la résignation épouvantée d'un pauvre être qui se sent emporté vers la mort sans pouvoir se défendre. Deux plaques rouges marquaient ses pommettes, et ses mains amaigries étaient transparentes.

Par la fenêtre ouverte l'air pur et le soleil entraient librement. Et cependant la malade haletait, et, un frisson, par instants, la secouait. Sa sœur avait posé sa tête sur l'oreiller, et honteuse de sa faiblesse, sanglotait doucement. Sténio, debout auprès du lit, regardait d'un air sombre les deux femmes, réunies après tant de tristesses, et, faisant un retour vers le passé, comparait Maud à ce qu'elle était quand il l'avait vue pour la première fois.

Daisy fraîche, vigoureuse et charmante, était l'image vivante de sa sœur à vingt ans. Et, avec un horrible serrement de cœur, Marackzy pensait : " C'est moi qui, de cette enfant adorable et heureuse, ai fait là créature pitoyable et désolée qui se meurt lentement sous mes yeux. Je suis l'artisan de son malheur. Pour moi, elle "